

1919

TRE

ma Vanna
portie Chien
N.
complètement
ion causée
commencée
représentat
d'alto aux
Thais, en
soutenir.
mercredi
avec Rigolotto
est du dis
s de chant
y et de Ch
s interprète
M. Grosse
qui danses
on du châte

CONFÉREN

51, rue Saint
heures. « Le
ne », confère
ndie-Françai
uzanne Dav
-Française.
y, ballet de
Amoureux.
e l'uterie.
grenade.
l'ancien Out
opposée à
atin, les Sal
m'zette Al
e l'ouche San
anses (Pala
le maître
d de Ven
d Varnac
e l'ouche
enne et le
mo de Ber
ette et son
n.

Paris for
is et Chloé.
atrice, qui tue
u qui sonne
Mon, reva.
Bendons à
30, plein le
le Source
ulagé lui.
du Capiton.

DIVERS
h. 30, la revue
soir, 20 ved.
de l'ère Al
ar, jeudi, dim
eti, Dorville, la
s... Band
s... à Sevran, 1
s
part): Une lue
11 h., Pointu

SUR LA GU
LA PLUS EN
GROS SPÉC
s hostilité
ction d'Exc
quelques-unes
demander con
bureaux.

reprend s
service
LA VIL
Gul, 16-62 d

VENT
OG
udun. - P
ne, à des em
marché de M
milliers, la
apportant à
éaliser à un
nanches.

NIT
mesure de
Clientèle se
pour

tes
omobiles

Cl. BERTHELEMY
Lyon

NON
IE IDÉAL
& C^{ie} FABRIQU
L. - PARIS

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES

BON 27

Remplir complètement ce Bon, le découper et le conserver jusqu'à nouvel ordre.

QUEL LIVRE SE RAPPORTE LE DESSIN N° 26 ?

Titre du Livre _____

Nom de l'Auteur _____

Nom du Concurrent _____

Adresse _____

LES COMMISSIONS DE LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

EXCELSIOR

10^e Année. — N° 2.992. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Pierre Lafitte, fondateur.

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 0573 — 0275 — 15.00.

Adresse télégr. : Excelsior-Paris.

PAGE 5 : 27^e DESSIN DE NOTRE CONCOURS

MARDI 28 JANVIER 1919

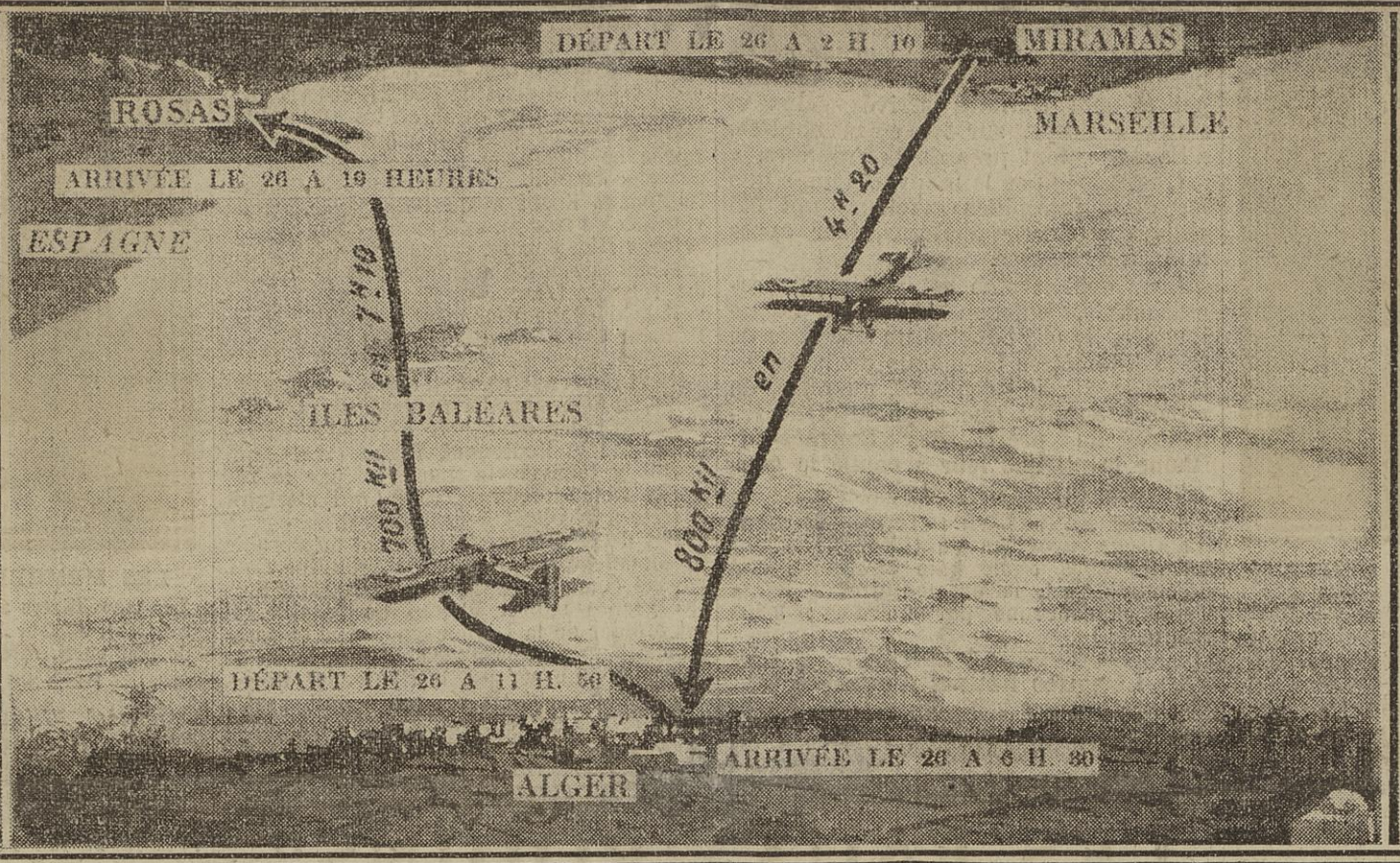
La liberté ne va pas sans la générosité : voilà pourquoi tant de gens la craignent.

BERNARD SHAW.

AU RETOUR D'ALGER, LES DEUX AVIATEURS ATTERRISSENT A ROSAS, EN ESPAGNE



LE CAPITAINE COLI



L'ITINÉRAIRE DES AUDACIEUX AVIATEURS A L'ALLER ET AU RETOUR



LE LIEUTENANT ROGET

Après une journée de vive inquiétude au sujet du capitaine Coli et du lieutenant Roget, ces deux vaillants aviateurs repartis d'Alger dimanche vers midi, et dont on était sans nouvelles, on a appris hier soir avec une grande satisfaction leur atterrissage à Rosas, en Espagne, à peu de distance de la frontière

française. Rosas est un bon petit port au fond du golfe du même nom, dans la province de Gerona. Nous donnons ici le double itinéraire suivi à l'aller et au retour par les aviateurs, et les horaires des deux parcours. En septembre 1913, Garros avait mis près de huit heures pour aller de Saint-Raphaël à Bizerte.

UN DOCUMENT PHOTOGRAPHIQUE SAISISANT DE L'HOTEL DU "BERLINER TAGEBLATT" DES MITRAILLEURS TIRENT SUR LA FOULE



CET INSTANTANÉ A ÉTÉ PRIS A BERLIN AU PLUS FORT DE LA TERREUR ROUGE, A UN MOMENT OU DES MITRAILLEURS SPARTAKISTES OUVRaient LE FEU SUR LES PASSANTS des locaux du "Vorwärts", notamment, a donné lieu à de véritables assauts. La photographie que nous reproduisons a été prise pendant cette semaine de terreur, dans la rue où est situé l'hôtel du "Berliner Tageblatt". Des mitrailleurs spartakistes viennent de commencer le feu, et la foule s'enfuit rapidement.

MALGRÉ LE FLEGME BRITANNIQUE LE TOURMENT QUE PORTE LONDRES SUR SON VISAGE DE PAIX

L'Angleterre est forcée de constater qu'après cette guerre elle ne peut plus jouir désormais d'une liberté faite seulement pour elle-même.



LA FOULE JOYEUSE FÊTANT L'ARMISTICE A PICCADILLY CIRCUS

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

Londres, 27 janvier. — On m'avait dit : « Vous ne verrez rien d'intéressant à Londres. Déjà tout est remis en place. »

Quand on arrive à Londres, c'est bien l'impression que l'on a. L'énorme mouvement rythmé a repris ; la richesse de la sève économique a refleurie presque sans transition. Un Parisien ne peut pas considérer sans émotion la magnifique cristallisation de demeures de toutes sortes qui brille le long des artères de la ville victorienne. Le soir, sous les lampadaires donnant tout leur débit, éclatent, de nouveau, les cuivres, les nickel, les argenteries qui le brouillard, la pluie et la boue n'arrivent jamais à ternir.

On ne rencontre plus guère de gens ayant l'air chagrin ; on n'en rencontre pas non plus ayant l'air enthousiaste. Le visage de paix, réglé et toujours freiné, s'est recomposé.

Elles sont loin déjà les excentricités du jour de l'armistice ; elles atteignent, paraît-il, un degré de verve incroyable. Que j'aurais voulu voir les danses et entendre les chants le long du Strand et de Regent Street ! Que j'aurais voulu voir les gamins piquant de petits drapeaux alliés les policiers immobiles sur les refuges, et les changeant, des pieds à la tête, en grosses pelotes multicolores !

Tout cela est passé : les policiers sont redevenus les idoles d'ébène à qui l'on adresse dix mots pour en obtenir un. Ce serait donc vrai ? La terrible épreuve n'aurait été qu'un sursaut ? Le grand réservoir qui commandait avant la guerre à l'irrigation commerciale et financière du monde aurait recouvré d'emblée sa circulation regorgeante et sa cadence ? Plus beau, plus imposant qu'un gain, ce simple rétablissement immédiat de ce qui était avant a de quoi étonner celui qui vient d'un pays où la guerre a appauvri, pour longtemps peut-être, le cours d'une vie délicate.

Mais, vous savez, la curiosité d'un Français est incorrigible ; elle ne peut se contenter à si bon compte ; elle entend interroger les hommes et les choses au delà de ce qu'ils livrent d'eux-mêmes.

Les résultats d'une enquête

J'ai questionné pas mal d'hommes de diverses conditions ; j'ai épilé le silence des figures que le hasard des allées et venues a fait cheminer près de moi.

Eh bien ! ce que les gens disent ou ce qu'ils n'osent pas dire ; ce qui flotte, comme une ombre, sur leurs paroles ou sur leurs pensées, c'est que la liberté britannique, cette liberté si claire et si sûre, si facilement réalisable pour chacun, si triomphante parmi les embarras de l'univers est à l'agonie.

Où, tout s'est dégaï, sur-le-champ, des risques et des entraves de la guerre : le trafic, l'alimentation, le bien-être, auquel il n'y aura bientôt plus la moindre restriction ; la valeur de l'argent même, qui incline vers son taux antérieur beaucoup plus promptement qu'en France. Une seule chose reste altérée par la guerre et captive : la liberté. Quoi qu'il fasse, quelque aisance qu'il ait dans sa vie, quelque garantie que lui donnent les législateurs et les juges, quelque promesse que son orgueil tire de la victoire des flottes et des armées, il n'est pas de citoyen anglais, aujourd'hui, qui ne se sente touché dans ce privilège si cher, si particulier, cause de sa tranquillité, soutien de son sang-froid, excuse de son immobilité et de sa solitude, qu'était la liberté britannique.

A quoi reconnaît-on qu'elle est menacée ? Il y a des indices visibles et il y en a d'indistincts. On peut s'abuser encore ; certains peuvent se croire le droit de se poirir dans les anciennes attitudes. Mais les esprits hardis cherchent déjà une autre liberté, parce qu'ils savent bien que celle-là se meurt, désormais.

Nous étions arrivés à Boulogne au moment où le port de Folkestone était fermé. Raisons mystérieuses. Mines flottantes ? Non. La guerre étant finie, les batailles ayant cessé, leur appel sous les armes n'avait été fait que pour se battre, des soldats, candide, redonnaient leur liberté. C'était cette liberté ingénu, la vieille liberté familière et familiale, qui s'insurgeait avec naïveté. Hélas ! on a dû leur faire comprendre qu'elle ne suffisait plus et qu'il fallait la sacrifier.

Plusieurs éléments de l'armée britannique n'en sont point imbus, les Canadiens notamment. J'étais justement dans un train à côté d'un Canadien qui venait

de Cologne, en permission. Il me parla des troubles de Folkestone, et eut un sourire plein d'amère expérience.

— Ils se figurent donc, me dit-il, qu'ils avaient avant la guerre ce qu'il faut obtenir de la guerre et qu'il faut obtenir de la guerre. C'est comme s'ils disaient aux Français : « Vous avez les terres que vous aviez perdues. Installez-vous-y, et c'est assez. » Mais voilà : ce sont des terres ravagées qu'il faut refaire, et ce que les Anglais avaient avant la guerre, c'est ravagé aussi, et il faut aussi le refaire.

La confirmation de ce jugement d'un soldat « colonial », je l'ai recueillie dans des milieux politiques et intellectuels de Londres. Les élections en fournissaient l'occasion.

— C'est un joli tour de passe-passe, me disait, dans un club libéral, un des hommes les plus affables et les moins fanatiques qui soient. La façade est repointée. Malheureusement la couche de peinture est tellement épaisse qu'ils vont tous mourir étouffés là-dedans. (Là-dedans, c'est Westminster). Que Dieu les garde !

Le ministère Lloyd George

D'autres ne se servaient pas de ce ton plaisant. Ils voyaient s'effondrer le vieux rite parlementaire ; ils en voyaient exclues les forces neuves, impuissantes encore à prendre le dessus sur le passé. Le ministère du « Réchauffé », voilà comme, de tous côtés, on parle du grand ministre Lloyd George, et c'est sur Lloyd George qu'Israël Zanevill faisait ce mot : « Lloyd George, c'était bien, mais *alloyage George* ! (*alloyage* *George*) le George en « alliage » ! Non... »

Avec la candeur qui les caractérise, la plupart des Anglais manifestent leur trouble, leur décontentement par l'obsession singulière qu'ils ont du bolchevisme. Ce mot dont personne ne connaissait l'usage, il y a moins d'un an, et dont personne encore ne sait bien le sens, se glisse dans toutes les conversations.

Puis, secrètement, un grave souci, positif, celui-ci, précis, assaie les gens d'affaires de la City : la rivalité de l'Amérique. On n'entend que le mot : *fleet*, dans les paroles de fierté et de victoire. La flotte, c'est elle qui a tout fait, fidèle à la tradition de l'île. Mais l'on sait, maintenant, qu'une autre flotte est née de la guerre, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, chez les frères d'armes et de langue, et on la redoute. C'est encore une raison de ne plus se rassurer avec sécurité dans la paix d'autrefois.

L'atténusment pour les Français
Aïje été le jouet d'une illusion de vanité ? Ai-je cédé à une bonne volonté d'affection qui m'entraînait malade moi ? Je crois avoir démêlé dans les folies de Londres, vis-à-vis des Français, une sorte d'atténusment informel ou il faut trouver aussi le témoignage de l'angoisse causée par la fin de la liberté solitaire.

Des jeunes filles, aux bras de soldats anglais, quand elles croisaient un des rares soldats français qui sont à Londres, les interrogeaient sur les insignes, sur les régiments, *French man* ! Un Français ! On entendait ces mots sur nos pas. Et les gens à qui nous parlions exprimaient une attirance insinuée vers nous, vers ce que les Français ont souffert et rêvé durant cette guerre, que les Anglais n'ont pas souffert et pas rêvé ; le goût de l'étranger apparaissait, avait inouï en Grande-Bretagne, capitulation qui eût paru jadis sacrilège, et qui, aujourd'hui, démontre que ce pays, si ferme qu'il s'affiche en sa coutume, subit comme une langueur profonde, comme une détente de ses ressorts vitaux, et s'en va à la recherche tâtonnante d'autres formes de vie nationale, en les choisissant, pour l'instant, chez le peuple qui, par ses sacrifices et ses sursauts, lui paraît le plus digne de solliciter et d'apaiser son sentimentalisme alarmé.

Un de mes interlocuteurs, au cours de l'enquête que je résume ici, — c'était un candidat du Labour Party, battu, bien entendu, par la coalition, — me résumait le confus docteur du cœur de Londres par ces mots, qui serviraient opportunément de conclusion à ces notes :

— L'Angleterre est forcée de constater que, dans le monde, après cette guerre, on ne peut plus jouir d'une liberté faite seulement pour soi-même ; on doit posséder une liberté faite aussi pour les autres. Mais, cela, c'est plus difficile à mettre en pratique.

Londres porte ce tourment sur son plantureux visage recouvert.

Henri HERTZ.

UN FORMIDABLE RAID D'AVION 1.500 KILOMÈTRES COUVERTS EN 11 HEURES 20 AU-DESSUS DE LA MÉDITERRANÉE

Le capitaine Coli et le lieutenant Roget, partis d'Alger dimanche à midi, après être venus de Marseille en 4 h. 20, ont atterri en Espagne, à 19 heures, près de notre frontière.

[DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER]
Marseille, 27 janvier. — Le père du capitaine Coli, ex-mécanicien de la marine, vient de recevoir de son fils la dépêche suivante : « Mon camarade Roget et moi sommes arrivés sains et saufs à Rosas, sur les côtes nord-est d'Espagne, tout près de la frontière. »

C'est gémir par le mauvais temps que les deux intrépides aviateurs ont été obligés d'atterrir à Rosas, hier après-midi, à 19 heures.

Leur exploit n'en est pas moins remarquable, puisque, dans la même journée, ils ont effectué un parcours de 1.500 kilomètres au-dessus de la Méditerranée. Ils se proposent, au reste, de partir aussitôt que possible et de remettre au préfet des Bouches-du-Rhône le pli que leur a confié le gouverneur général de l'Algérie.

[Rosas est une ville forte d'Espagne (Catalogne, province de Gérone), à l'extrémité nord d'une baie circulaire que défend, à l'est, le promontoire de Santa Trinidad, couronné par un fort ; 3.300 habitants.]

Longues heures d'anxiété

[DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER]
Marseille, 27 janvier. — Le capitaine Coli et le lieutenant Roget avaient, comme

on sait, pris leur vol dimanche matin à Marseille, à 2 h. 10, et atterri, le même jour, à Alger, à 6 h. 30. Ils avaient donc traversé la Méditerranée en l'espace de quatre heures vingt minutes. La distance ainsi couverte était de 800 kilomètres. Repartis d'Alger vers midi, on les attendait à Marseille vers dix-sept heures. Mais la soirée de dimanche se passa en vains et anxieux espoirs. Le capitaine Coli et le lieutenant Roget avaient-ils été, en mer, victimes de leur audace et de leur élan ? Hier encore, pendant toute la nuit, les Marseillais interrogeaient le ciel du regard. L'après-midi seulement arrivait la dépêche annonçant l'atterrissage en Espagne des deux officiers. Ce fut un soulagement général.

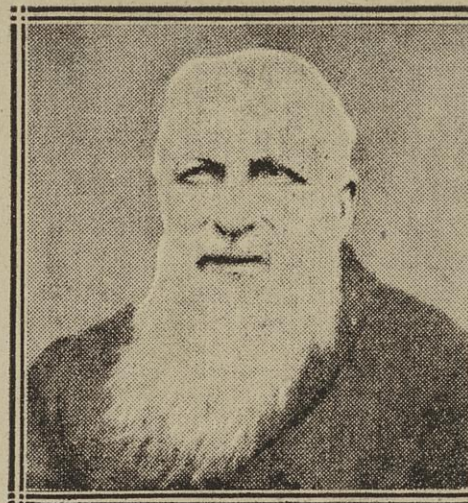
Il eût été cruel, en effet, d'avoir à déplorer la perte de nos hardis navigateurs aériens, jadis précédés dans leur périlleuse entreprise par le lieutenant Bague (1911), qui devait y trouver la mort, et par le regrettable Roland Garros (1913), qui atteignit Bizerte après huit heures de vol.

Des deux vainqueurs du raid mémorable de dimanche, le premier, le capitaine Coli, engagé comme simple soldat, a gagné tous ses grades sur le champ de bataille. Il est officier de la Légion d'honneur et commande un groupe d'escadilles à la fin de la guerre. Le second, le lieutenant Roget, est âgé de vingt-six ans ; il a fait partie d'escadilles de reconnaissance et a gagné la croix de guerre en attaquant et en mettant en fuite trois avions ennemis.

LES FAUX "RODINS" Une autre plainte est portée par M. L. Bénédite, qui est confronté avec le sculpteur Jonchery.

Hier M. Bonin a longuement entendu M. Léonce Bénédite, qui a expliqué comment il fut amené à porter plainte. En août dernier, à la suite d'une enquête menée par l'inspecteur Ballester, M. Bénédite avait désigné différentes œuvres de reproduction et déposé sa plainte.

Le juge a alors procédé à la confrontation de M. Bénédite et Jonchery. M. Bénédite a affirmé n'avoir jamais fait aucune commande à M. Jonchery. Le sculpteur a maintenu que M. Bénédite n'ignorait pas les reproductions qu'il réalisait et que le Maître d'ailleurs lui avait dit que M. Bénédite a également porté plainte contre un autre sculpteur, M. Mathet, dont l'atelier se trouve 24, rue des Volontaires.



RODIN

prolongée. Il avait, en 1916, commandé à M. Mathet une *Eve* en marbre. Celle-ci fut exécutée et livrée. Mais M. Mathet n'aurait fait d'autres non commandées, entre lesquelles la *Femme au péquenot* et la *Chute d'Icare*. Et si d'aventure quelque visiteur s'adressait de la voir en son atelier, il déclarait que c'étaient là des commandes de l'Etat.

Or, ces commandes proviendraient, d'après l'inspection, non de l'Etat, mais de M. Danton, marchand d'œuvres d'art, rue de la Bodie.

Entendu à son tour, M. Danton, a déclaré que M. Bénédite l'avait verbalement autorisé à exécuter ces œuvres.

C'est faux, a répondu M. Bénédite. Je suis seul autorisé à faire reproduire pour l'Etat. Et M. Danton le savait bien, puisqu'il opérait clandestinement.

M. Danton, de son côté, a expliqué qu'il avait fait faire une grande *Eve* pour son appartement particulier. Elle n'est d'ailleurs qu'à peine commencée.

Quant à la petite *Eve*, le sculpteur Mathet lui avait donnée en dédommagement d'un marbre qu'il lui avait abîmé. Il l'avait acceptée à condition qu'il fut en règle avec le gouvernement.

Pour ce qui est de la *Femme au péquenot* et de la *Chute d'Icare*, M. Danton explique qu'il les avait achetées en toute propriété, avec droits de reproduction, à M. Mathet, qui, depuis vingt ans, les tenait de Rodin. Et M. Danton en aurait demandé l'autorisation, non écrite, mais verbale, à M. Bénédite.

Sur ce point, M. Bénédite est en complet désaccord. M. Danton lui parla un jour d'une *Eve* qu'il désirait pour sa salle à manger. C'est tout. Et M. Bénédite ne donna aucune autorisation.

Si, en effet, du vivant de Rodin, M. Bénédite avait tous les droits avec l'assentiment du Maître, depuis sa mort, c'est-à-dire depuis qu'il est son exécuteur testamentaire, il a une mission bien définie : il a été décidé avec le ministre que plus une seule commande ou vente n'aurait lieu. Une seule commande de bronze pour un musée étranger a été spécialement autorisée par le ministre.

Il est donc faux de dire que des Rodins sont reproduits par série, et M. Bénédite entend répondre devant les tribunaux où il l'a assigné à M. Clavel.

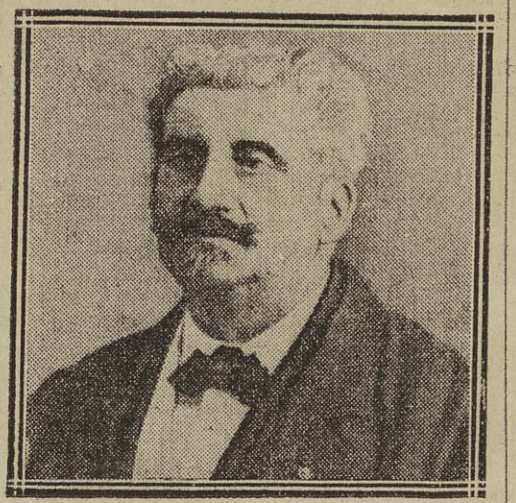
Il était près de huit heures quand M. Bonin a clos son instruction hier. Ajoutons que M. Mathet n'est pas inculpé et n'a été entendu que comme témoin.

COMMENT TRAVAILLAIT RODIN

La découverte de trop nombreux faux Rodins n'a été une surprise que pour le public. Ceux qui ont vu travailler le Maître, de même que ceux qui ont travaillé avec lui et pour lui, s'étonnent beaucoup moins. Les artistes forcés d'avoir recours à des collaborateurs ne sont-ils pas fatale-

ment exposés à de nouvelles mésaventures, soit anthèmes, soit posthumes ? Mais Rodin, lui, l'immense ouvrier de tant d'inoubliables merveilles, comment travaillait-il ? Nous avons en la curiosité de le demander à un sculpteur, aujourd'hui connu, qui, au temps de sa jeunesse pauvre, fut parmi les praticiens assez nombreux qui travaillaient à l'exécution des œuvres conçues par le Maître, attirés au moins autant par la gloire de son nom, que par le désir de gagner leur pain quotidien.

— Rodin, nous dit l'artiste, était un modèleur incomparable. Vous savez, peut-être, qu'il ne faisait point « poser » ses modèles au sens ordinaire du mot. Dans son vaste atelier du Dépôt des marbres, rue de



M. LE BOSSÉ

l'Université, il laissait les modèles aller et venir librement, causer, fumer, rêver, rire, enfin comme s'ils eussent été chez eux. Il les observait sans en avoir l'air, sans les gêner, et se souvenait, au bout d'un mot d'un d'eux : « Ne bougez plus : » « restez comme vous êtes ».

Alors, d'un pouce fébrile, il animait la matière qu'il avait sous la main, et c'était, rapidement, une de ces maquettes, soit petites, soit à grandeur d'exécution, mais toujours modelées avec une prodigieuse habileté, et qui faisaient l'admiration du monde. C'est dit, Rodin, pas plus d'ailleurs que nombre de sculpteurs en renom, n'exécutait lui-même ses marbres. Lorsqu'il avait fait choix de cette matière, il plaçait la maquette sous les yeux du praticien, lui expliquait ce qu'il voulait, et le laissait ensuite procéder successivement au dégrossissage, à la mise au point et à la pratique.

CE QUE DIT M. LE BOSSÉ

Nous avons pu joindre M. Henri Le Bossé à la sortie du cabinet du juge d'instruction.

— On se demande, nous dit-il, où les faussaires ont bien pu se procurer les modèles qu'ils ont reproduits. C'est fort simple.

Rodin était, à coup sûr, l'artiste le plus scrupuleux. Constaté-il un mouleur ou un modèleur pour être réduit ou agrandi ? Six fois sur dix, il n'était point satisfait. Il abandonnait, alors, la reproduction chez l'artisan, ne ramenant, en son atelier, que l'original.

En sorte, qu'il y a, certainement, en circulation, un grand nombre de ces répliques qui, sous le nom du Maître par des gens peu délicats, se sont répandues à travers le monde, acquises, à prix d'or, comme œuvres authentiques.

— Et Jonchery ?

— J'étais en relations avec Jonchery, le père, depuis fort longtemps. A sa mort, je cessai presque entièrement de voir le fils. Il y a un an, il m'apporta un petit travail à exécuter. C'est ainsi que nous nous re-

connûmes.

J'ignorais absolument qu'il fabriquait des marbres de Rodin. A mon âge, malade, presque infirme, je ne vais plus dans les ateliers. Sinon, vous pensez bien, je n'eusse jamais accepté son entreprise auprès de M. Bénédite. Je ne vous cacherais pas, pourtant, que j'éprouve de la peine de le savoir en cette posture. Quand mon fils fut mobilisé, je n'oublie pas qu'il se montra, pour moi, d'une extrême obligeance, et m'aide en maintes circonstances.

Cependant, il dépasse la vérité quand il dit qu'il a collaboré, avec moi, à l'agrandissement de la *Defense*. Il m'a simplement proposé de me prêter son atelier, plus haut et plus vaste que le mien, pour le montage de cette œuvre de six mètres.

Voilà tout ce que je sais.

AU CONGRES DU QUAI D'ORSAY LE MÉCANISME DE LA CONFÉRENCE EST EN PLEINE ACTIVITÉ

Au directoire des grandes puissances, on s'occupe colonies allemandes ; la Belgique a les honneurs à réunion des puissances à intérêts particuliers.



LES MEMBRES DU LABOUR PARTY EXPOSENT LEURS DESIDERATA
Les travailleurs anglais les plus notoires, parmi lesquels se trouvaient MM. J. mas (1), Arthur Henderson (2) et Bowerman (3), ont, entre autres, hier matin, de leur parti, MM. Barnes (4), Borden (5) et Joseph Ward (6), représentants de la terre, du Canada et de la Nouvelle-Zélande à la Conférence de la paix.

Officiel, 27 janvier (soir). — Le pré-Affaires étrangères d'Amérique, de premiers ministres et ministres des Affaires étrangères d'Amérique, de l'Empire britannique, de la France, de l'Italie et les représentants du Japon se sont réunis au Quai d'Orsay, le matin, de 10 h. 30 à midi 30, et l'après-midi de 3 heures à 5 heures.

Le matin, on a précisé le programme d'études et la constitution de nouvelles commissions pour les questions économiques, financières et de droit privé et maritime.

La réunion de l'après-midi a poursuivi les échanges de vues sur les anciennes colonies allemandes du Pacifique et de l'Extrême-Orient.

Les représentants des Dominions et de la Chine ont été entendus.

La prochaine séance aura lieu demain matin, à 11 heures.

Officiel, 26 janvier (soir). — Cet après-midi à 3 heures, au ministère des Affaires étrangères, sous la présidence de M. Jules Cambon, ambassadeur, délégué français à la Conférence de la paix, les représentants des puissances à intérêts particuliers se sont réunis pour désigner les membres des commissions, ainsi qu'il avait été décidé dans la séance plénière du samedi 25 janvier.

Ont été désignés :

Commission de la Société des nations

Belgique. — M. Hymans.

Brésil. — M. Epitacio Pessoa.

Chine. — S. Exc. Wellington Koo, délégué plénipotentiaire.

Serbie. — M. Vesnitch.

Portugal. — M. Jayme Batalha Reis, ministre plénipotentiaire.

Responsabilité des auteurs de la guerre et sanctions

Belgique. — Non encore désigné.

Serbie. — M. Stobodan Yovanovitch, professeur à la Faculté de droit de Belgrade.

Roumanie. — M. F. Rosental, conseiller jurisconsulte.

Grèce. — M. Politis.

Pologne. — Non encore désigné.

Législation internationale du ravail

Belgique. — M. Vandervelde ;

M. Mahaim, professeur à l'Université de Liège.

Cuba. — M. Bustamante.

Pologne. — Non encore désigné.

République tchéco-slovaque. — M. Benès.

Régime international des ports, voies d'eau et voies ferrées

Belgique. — Non encore désigné.

Chine. — S. Exc. Thomas C. T. Wang.

Grèce. — M. Coromilas.

Serbie. — M. Trumbitch.

Uruguay. — M. Carlos Blanco.

EN MARCHE DU COMMUN.QUE

Le mécanisme de la Conférence est entré en activité et ne tardera pas à donner son plein. Hier, deux sortes de réunions se sont tenues.

D'abord le Directoire des grandes puissances ou Comité des Dix. Il a décidé, le matin, de former trois nouvelles commissions, s'ajoutant aux cinq qui sont déjà constituées.

L'après-midi, suite de l'échange de vues », amorcé précédemment, sur les colonies allemandes. L'attention s'est portée cette fois sur les anciennes possessions de l'Allemagne dans le Pacifique.

Voilà pour la réunion des grandes puissances. En même temps, l'après-midi, les délégués classés dans la deuxième catégorie, celle des « puissances à intérêts particuliers », ont désigné les membres des quatre commissions, déjà prévues.

Cette désignation s'est faite dans une atmosphère d'harmonie et de bonne entente, qui est un symptôme très heureux. Après la réclamation des Etats secondaires, à la séance plénière de samedi, on pouvait s'attendre à quelques contestations assez vives, car il y avait bien peu de places pour dix-neuf nations. Mais la répartition s'est faite par un accord spontané et dans un esprit parfait de conciliation et d'équité.

Pour la commission des réparations et dommages de guerre, les choix étaient

La composition des commissions

A la suite de la séance tenue, hier midi, par les délégués des puissances tierces, voici comment ont été constituées les commissions de la Conférence :

Société des nations

ETATS-UNIS : le président Wilson, colonel House.

EMPIRE BRITANNIQUE : lord Robert Borden, général Smuts.

FRANCE : MM. Léon Bourgeois et Maurice Clavel, doyen de la Faculté de Droit à Paris.

ITALIE : MM. Orlando et le sénateur Lora.

JAPON : vicomte Chinda et M. Otsu.

BRÉSIL : M. Epitacio Pessoa.

CHINE : S. Exc. M. Wellington Koo, délégué plénipotentiaire.

SERBIE : M. Vesnitch.

PORTUGAL : M. Jayme Batalha Reis, ministre plénipotentiaire.

Responsabilités de la guerre

ETATS-UNIS : les deux délégués, M. Wilson et M. Clavel.

EMPIRE BRITANNIQUE : sir Gordon Balfour, avocat général ; le deuxième délégué n'est pas désigné.

FRANCE : MM. Tardieu et Larnaudie.

ITALIE : sénateur Scialoja, député Lancia.

JAPON : les deux délégués ne sont pas désignés.

BRÉSIL : non encore désigné.

SERBIE : M. Stobodan Yovanovitch, professeur à la Faculté de Droit de Belgrade.

ROUMANIE : M. S. Rosental, conseiller jurisconsulte.

GRÈCE : M. Politis.

Pologne : non encore désigné.

Législation internationale du travail

ETATS-UNIS : MM. Hurley et Compers.

EMPIRE BRITANNIQUE : MM. Barnes et Colm de Lavige.

FRANCE : MM. Cottard et Loucheur.

ITALIE : MM. Major des Planches et Brini.

JAPON : MM. Otchikawa et Oka.

BRÉSIL : M. Vandervelde et M. Mahaim, professeur à l'Université de Liège.

CUBA : M. Bustamante.

Pologne : non encore désigné.

RÉPUBLIQUE TCHÉCO-SLOVAQUE : M. Benès.

Régime des ports, voies fluviales et voies ferrées

ETATS-UNIS : M. White et un deuxième délégué.

